Case
FRC
4746

LETTRE

D'UN GRENADIER

DU RÉGIMENT DU ROI,

A L'ARMÉE.

M+W 8565

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LETTRE

D'UN GRENADIER

DU RÉGIMENT DU ROI,

A L'ARMÉE.

Vous ſavez ſans doute, meſſieurs, quel prix nous avons reçu de nos infâmes ſéducteurs pour notre coupable zele à les ſervir; nous devions nous attendre à notre ſort, & peut-être à un plus rigoureux; car toujours la reſſource des ſcélérats, pour cacher leur crime, eſt de faire périr ceux dont ils ſe ſont ſervis pour le commettre. Sans doute, c'étoit là leur intention en envoyant contre nous une armée; mais leur projet a été déjoué par la modération du général qui la commandoit, & ſur-tout par le courage de nos officiers qui nous ont déſarmé en s'offrant les premiers à nos coups. Nous vivons, meſſieurs, & quoique notre crime nous en rende indignes, nous nous en applaudiſſons. Nous vivons, ce ſera pour dévoiler les manœuvres infernales miſes en uſage pour nous ſéduire, pour venger nos chefs qu'on nous a fait méconnoître, notre patrie

qu'on plonge dans un abyme de maux, notre roi qu'on tient priſonnier, & qu'on abreuve d'amertume.

Pour opérer la révolution, il a fallu s'aſſurer de l'armée; auſſi a-t-elle été l'objet des ſoins des conſpirateurs. Le régiment du roi qui étoit plus particulierement attaché à ſa majeſté, a ſur-tout fixé leur attention. D'abord on a fait circuler parmi nous avec profuſion cette trop fameuſe déclaration des droits de l'homme dont on nous a ſi bien depuis fait ſentir l'abſurdité. Leur but en nous berçant de la prétendue égalité qui doit exiſter entre les hommes, étoit de nous faire méconnoître nos chefs, de nous rendre inſupportable leur autorité; ils ſavoient bien les ſcélérats que tant que nos braves officiers conſerveroient ſur nous leur empire, il ſeroit impoſſible de nous écarter du chemin de l'honneur. Ce premier eſſai ne leur a que trop réuſſi. La ſubordination ſans laquelle aucun corps militaire ne peut exiſter, nous a paru le joug le plus accablant. Il n'en étoit pas un de nous qui ne ſe crût plus digne de commander que ſon capitaine, & qui ne convoitât en ſecret ſa place.

Les libelles ont enſuite été mis en uſage;

leurs coupables auteurs y déploroient notre ſort de la maniere la plus perfide, exageroient ſur-tout les punitions néceſſaires au maintien de la diſcipline.

Enfin l'argent, ce mobile ſi puiſſant, a été à ſon tour employé. De-là les débauches, les orgies les plus ſcandaleuſes. Cependant nos chefs ne nous abandonnoient pas, & parvenoient encore à nous rappeller au devoir; il falloit détruire l'aſcendant qu'ils avoient ſur nous, on y eſt parvenu en nous inſpirant des doutes ſur leur probité. On nous a fait entendre que nous étions en droit de répéter des ſommes conſidérables qui nous avoient été injuſtement retenues; nous n'avons pas vu le piége qui nous étoit tendu, & vous ſavez ce qui en eſt réſulté.

Voilà, meſſieurs, le détail de nos égaremens; puiſſe cet aveu nous obtenir votre indulgence, & enflammer votre courroux contre nos infâmes ſéducteurs. Ce n'eſt pas pour nous que nous demandons vengeance; nous avons mérité notre ſort, puiſque nous n'avons pas réſiſté à la ſéduction; mais la patrie, victime ainſi que nous de la ſcélérateſſe, mais le roi au ſervice duquel nous nous ſommes voués.....

La majeure partie de nos concitoyens, réduite à l'indigence par les innovations de cette assemblée qui se dit nationale, le commerce languissant dans une stagnation effrayante, la masse des impôts devenue insupportable, nos parens, nos amis prêts d'en être écrasés, les enfans de ceux qui ont fondé la monarchie, & qui ont versé leur sang pour elle, ces guerriers qui dans tous les temps nous ont conduit dans le chemin de l'honneur, dépouillés des titres honorables qu'ils ont acquis en combattant pour nous & avec nous, deux de nos plus braves généraux les Condé & les Broglie, forcés de chercher leur salut dans une terre étrangere, un petit-fils du grand Henri, le frere de notre roi, contraint lui-même de s'éloigner pour épargner au nom Français la honte d'un assassinat, le Dieu de nos peres outragé, son culte anéanti, ses ministres devenus le jouet de la plus vile populace : voilà, messieurs, les fruits amers de cette révolution que l'on nous peint sous les couleurs les plus riantes. Et notre roi, ce bon prince à qui le desir de rendre heureux son peuple, a coûté si cher, n'est-il pas outragé dans la personne auguste de sa compagne, & renversé lui-même de son trône?

n'eſt-il pas l'objet des propos des plus infâmes libelliſtes ?

Pouvez-vous, meſſieurs, ſans être ſaiſis d'indignation, vous rappeller l'expreſſion de ce maire inſolent qui, lorſque le roi vint à Paris le 14 juillet 1789, oſa lui dire : Henri IV a reconquis Paris ; aujourd'hui, c'eſt Paris qui a reconquis ſon roi. Tribun audacieux, tu as reconquis ton roi, tu ne ſais donc pas que deux cents mille ſoldats ont juré de mourir pour ſa défenſe ! tu as reconquis ton roi, tu nous as donc vaincus, ou tu as ſuſpecté notre fidélité. Eſt-il un ſeul de vous, meſſieurs, qui ne ſente l'etendue de l'outrage qu'on nous fit alors ? Et depuis cette époque, à quelles ſcenes d'horreur n'a-t-il pas été expoſé ? rappellez-vous ce jour affreux, ce jour qui doit être à jamais la honte du nom Français, ce jour où la plus vile populace oſa profaner ſon palais. Rien ne fut ſacré pour cette horde de brigands. Sa garde fut immolée ſous ſes yeux, la reine elle-même, cette fille de tant de rois, cette princeſſe que ſon auguſte mere mit ſous la ſauve-garde de la loyauté Françaiſe, faillit être victime de leur rage. Le carnage enfin ne ceſſa qu'au moment où Louis XVI conſentit à devenir leur priſonnier ; leur pri-

ſonnier! quelle honte pour ſon armée! combien depuis, ne lui a-t-on pas rendu ſa captivité cruelle. Il eſt privé de tout, même des douceurs de l'amitié. La place de ſes ſujets fideles eſt occupée par ſes odieux geoliers; par un la Fayette qui, le 5 octobre 1789, non-ſeulement ne vola pas à Verſailles pour le défendre, mais qui ſe livra au plus coupable repos lorſqu'il y fut arrivé; par de prétendus ſoldats bourgeois qui n'occuppent ce poſte honorable que par un crime. Ses miniſtres lui reſtoient, le choix qu'en avoit fait le peuple lui-même ſembloit juſtifier la confiance du monarque; mais ils aiment leur maître, on a forcé ce bon prince à les éloigner. Enfin toute eſpece de conſolation lui a été ravie. La chaſſe, ce plaiſir des héros, étoit celui de Louis XVI, des ingrats qui, juſqu'à ce jour, n'ont exiſté que par ſes bienfaits, ont ravagé ſes domaines. Je ne parlerai point des démarches humiliantes qu'on l'a forcé de faire. Cependant combien ſon cœur a dû gémir de tous ces ſermens qu'on a exigé de lui; de la néceſſité ſur-tout où il a été de ſe juſtifier des calomnies que les journaliſtes répandent contre lui. Voilà, meſſieurs, les malheurs que nous euſſions prévenus en

reſtant fideles à nos ſermens, & dont nous devons venger notre patrie & notre roi.

Gardez-vous, meſſieurs, de prêter l'oreille aux promeſſes ſéduiſantes que peut-être l'on vous fait ; que notre exemple vous inſtruiſe ; peſez-bien ces prétendus avantages que l'on vous fait eſpérer dans la nouvelle conſtitution. A la faveur de la prétendue égalité qui exiſte entre les hommes, on vous flatte de parvenir aux grades ; mais quand on auroit intention de vous tenir parole, jugez ſi cela ſeroit poſſible. Pour commander, il faut avoir des connoiſſances, que peu d'entre nous ont été à même d'acquérir ; il faut de plus jouir d'une aiſance honnête, à moins qu'on ne ſuppoſe que les appointemens des officiers ſeront prodigieuſement augmentés ; & dans ce cas, comment le tréſor publique pourroit-il y ſuffire ? Suppoſons cependant que les appointemens ſuffiſent pour vous ſoutenir d'une maniere convenable ; s'il ſurvenoit une guerre, quels ſeroient vos moyens pour vous procurer ce qui eſt néceſſaire pour entrer en campagne ? Tout le monde ſait les dépenſes énormes qu'un officier eſt obligé de faire en pareil cas. S'il falloit des preuves, je citerois vingt mille familles que ces dépenſes ont rui-

nées. Mettez, croyez-moi, à leurs promesses leur juste valeur ; tout le monde pourra parvenir, c'est-à-dire, qu'on n'exigera plus pour cela de preuves de noblesse ; mais dans le nouvel ordre de chose, les riches ont pris la place des nobles, & par suite nous serons commandés par des parvenus, c'est-à-dire, par les plus insolens des êtres ; est-il un seul de nous qui ne préfere être commandé par les descendans des BAYARD, des DUGUESCLIN? Ne voyez-vous pas déjà quels avantages on accorde à la richesse ? vingt-trois millions d'individus lui sont sacrifiés. Il faut être riche pour être citoyen actif ; il faut être riche pour être électeur ; il faut être riche pour être éligible : enfin, tous ceux qui ne sont pas riches sont morts dans la société.

Mais pourquoi vous mettre sous les yeux votre intérêt particulier ? assez d'autres motifs doivent être le mobile de votre conduite.

Lorsque vous êtes entrés au service, n'avez-vous pas juré d'être fideles à votre roi ? de le défendre contre ses ennemis ? d'être soumis aux ordres qui vous viendroient de sa part ? Eh bien ! ces sermens, les avez-vous remplis ? Votre roi est dans les fers, jusqu'ici vous n'avez pas cherché à le délivrer ; votre

roi a été accablé d'outrages, & vous ne l'avez pas vengé ; que dis-je ? ce n'eſt pas à lui à qui vous ſerez ſoumis, mais à des municipaux.

Ah ! que diroient nos ayeux s'ils pouvoient apprendre dans le ſéjour des morts, combien leurs deſcendans ont dégénéré, combien cette fidélité qui fit leur gloire, a peu d'imitateurs de nos jours ! Un jeune Brienne, à qui un boulet emporte un bras, s'écrie au milieu des douleurs, il m'en reſte un autre pour ſervir mon roi. Bayard atteint d'un coup mortel, expirant au pied d'un arbre, eſt content & joyeux ; & lorſqu'un prince rebelle veut le plaindre, c'eſt toi, lui dit le héros, que l'on doit plaindre, je meurs pour mon roi, & tu combats contre lui. Voilà, meſſieurs, comme nos ancêtres ſavoient être fidèles à leurs engagemens, voilà les modèles que nous devons imiter.

Mais pourquoi remonter à des tems éloignés pour trouver des exemples à ſuivre ? Qui donna jamais de plus grandes preuves de fidélité, que nos officiers dans les momens de nos erreurs ? Lorſque leur vie étoit à chaque inſtant menacée, n'ont-ils pas reſté fidélement à leur poſte pour tâcher de nous ramener au devoir ? Sans doute, meſſieurs, vous l'avez

appris le noble dévouement de plusieurs d'entre eux, & quoique leur gloire soit sortie de notre honte, néanmoins nous aimons à nous la rappeller, elle efface la tache que nous avions imprimée à nos drapeaux. Le jeune Bouthillier, âgé de 17 ans, reçoit une blessure qui fait craindre pour ses jours, on veut le transporter chez lui pour lui donner des secours; non, s'écrie-t-il, je veux mourir sous les drapeaux, & le brave Défiles, ce héros à jamais l'honneur du nom Français, combien il chérissoit son roi! c'est à sa fidélité, à son amour pour lui que nous devons l'action héroïque qui fera l'admiration des races futures.

Ces nobles sentimens, messieurs, vous les nourrissez dans vos cœurs, j'aime à le croire; que tarez-vous donc à les produire? Reprenez ce ruban que les soldats français ont toujours conservé sans tache, cette cocarde qui leur a de tout tems servi de signe de ralliement dans le chemin de l'honneur parmi tant de sujets que nous avons de haïr nos infâmes séducteurs : au moins nous leur devons de nous avoir fait quitter un instant ce signe respectable, il n'a point été souillé. Reprenez-le, messieurs, & jettez au loin celui qu'on y a substitué. Mais qu'elle est donc cette

cocarde aux trois couleurs ; qu'on appelle aujourd'hui cocarde patriotique, & que portoient les brigands qui ont dévasté les posſeſſions de nos officiers ? Oh ! mes amis, frémiſſez d'horreur, c'eſt la livrée de l'auteur de tous nos maux, de l'aſſaſſin de notre roi ; & vous pourriez ſouffrir qu'elle tienne plus long-tems la place de la couleur des lys, de cette couleur que portoient dans les combats les Turenne, les Condé, & tant d'autres héros dont s'enorgueillit ſi juſtement la France ?

Ce premier pas fait dans le chemin de l'honneur, déclarez que vous voulez que le roi ſoit mis en liberté, qu'il ſoit débarraſſé de cette troupe de ſatellites qui l'environne & l'obſede. Si ſes tyrans oſoient répondre, ce ſeroit l'inſtant des vengeances. Et qui pourroit réſiſter à de braves ſoldats combattans pour une ſi belle cauſe, & animés encore du déſir de faire oublier leurs erreurs !

Enfin, meſſieurs, je ne dirai plus qu'un mot, mais il eſt bien capable de vous déterminer. Léopold s'avance, ce prince devient ce que fut Louis-le-Grand, le vengeur des rois. Il vient venger la religion des traités ; ſa ſœur dans la perſonne de qui l'on a violé le droit ſacré des gens ; un frere que des in-

663

grats ont renverſé dutrône. Déjà quarante mille hommes attendent le ſignal dans les Pays-Bas, une autre armée de Hongrois, de ces mêmes hommes qui jurerent de mourir pour Marie-Théreſe & ſon auguſte famille, & que cinq campagnes ont encore exercé dans le métier des combats, ſe rend dans la Bohême. Abandonnerez-vous à des étrangers un laurier qu'il ne tient qu'à vous de cueillir ? Non, meſſieurs, vous prendrez ſoin de votre gloire, vous ſongerez que l'Europe entiere vous contemple, & que la poſtérité vous jugera.